

Entretien avec Jim Kacian

par Patricia Prime pour *Haibun Today*
le vendredi 7 mars 2008
(traduction : Meriem Fresson)

Jim Kacian vit à Winchester, en Virginie. Il est le co-fondateur de la World Haiku Association et le directeur des éditions Red Moon. Il a voyagé dans le monde entier par trois fois au nom du haïku, et ses travaux ont été traduits dans plus de cinquante langues. Jim édite Contemporary Haibun Online et publie régulièrement sous forme de livre une sélection des haïbuns du magazine. Les éditions Red Moon publient également des anthologies contenant des haïkus, des haïgas, des haïbuns et des textes théoriques.

PP : Vous rappelez-vous votre premier haïbun et ce qui vous l'a inspiré ?

JK : Oui, je me le rappelle, et c'était un si modeste accomplissement que je vous épargnerai sa lecture. Cependant c'était un accomplissement dans le sens qu'il atteignait le but qu'il s'était fixé, qui était d'apporter une résonance supplémentaire à un poème qui avait besoin d'être un peu plus contextualisé. Comme la plupart des écrivains de haïku (il me semble), je crois que dire moins c'est dire plus et que peu c'est mieux, mais certaines fois, afin d'aider le lecteur à trouver le lieu exact qu'on a en tête, quelques mots de plus peuvent être utiles.

PP : Pourquoi avez-vous décidé de publier un journal, *Contemporary Haibun Online*, consacré au haïbun ?

JK : J'avais déjà produit la série des livres *Contemporary Haibun* (qui s'appelaient à l'origine *American Haibun & Haiga*, trois numéros portèrent ce nom) avant de commencer la version en ligne. Ce qui me motivait à créer la série des livres imprimés est facile à deviner : le haïbun m'intéressait, mais il n'y avait aucun forum public où les autres personnes que le haïbun enthousiasmait et moi-même puissions partager notre travail et apprendre les uns des autres. J'ai décidé, en conséquence, que le premier volume servirait un peu de leçon d'histoire en incluant certains des tout premiers haïbuns écrits en anglais. J'avais espéré que ces volumes feraient naître un intérêt plus grand pour cette forme, et accroître la production de haïbuns en anglais et je dois dire que mes espoirs se sont plus que concrétisés. Préalablement à la création d'*AHH* on pouvait rencontrer quelques douzaines de haïbuns par an – quelques-uns dans *Frogpond*, quelques autres dans *Modern Haiku*, ici et là encore cette chose étrange. Avec la publication d'*AHH*, cependant, on pouvait trouver presque une centaine de ces pièces sélectionnées parmi les meilleurs écrits cette année-là, si bien que la qualité fut aussi élevée que possible.

AHH est devenu *Contemporary Haibun* (ce changement de titre a eu lieu pour indiquer que nous avons élargi notre public cible d'origine – en fait plus d'un tiers des textes qui nous étaient soumis arrivaient à ce moment-là d'autres pays que les États-Unis. Peu de temps après ce changement, toutefois, il devint évident qu'il se produisait assez de travaux de qualité pour pouvoir publier plus d'un volume par an – en d'autres termes, le temps était venu de créer un journal. À titre de comparaison, nous avons peut-être reçu pour le premier volume d'*AHH* une centaine de textes.

J'ai eu la chance de travailler avec d'excellents et très compétents collègues tout au long de ce processus. J'ai demandé à Bruce Ross de rejoindre *AHH* pour le premier volume, *Up Against the Window*, et il a continué à y participer depuis. Comme vous le savez, Bruce a publié la meilleure étude sur le haïbun en langue anglaise que nous ayons, *Journey to the Interior: American Versions of Haibun* (éd. Tuttle, 1998). Son appréciation du genre se caractérise par une grande dose d'empathie, et il fait entendre une voix puissante pour défendre l'émotion et le cœur au sein de ce genre.

Ken Jones, le plus accompli, le plus pointu et le plus célèbre champion du haïbun au Royaume-Uni, nous a rejoints pour le troisième volume, *Summer Dreams*. Il a publié *The Parsley Bed: Haiku Stories*, qui s'est très bien vendu (par rapport aux ventes que le haïku affiche généralement), et, avec James Norton et Sean O'Connor, *Pilgrim Foxes: Haiku & Haiku Prose*. Il a également écrit de nombreux textes théoriques sur le genre pour plusieurs revues, notamment *Blithe Spirit*. L'intérêt de Ken pour le haïbun réside davantage dans sa réussite sur le plan littéraire, et fait un excellent contrepoint à la vision de Bruce.

Cette équipe est toutefois réellement soudée grâce à l'excellent travail de création de Ray Rasmussen, notre éditeur technique [Managing Editor]. La façon dont la revue apparaît en ligne dépend de Ray, ainsi que son respect du calendrier et son ordonnancement. Une grande partie du plaisir de lire que *CHO* offre est dû aux efforts de Ray.

PP : Comment définiriez-vous ces éléments communs ou requis dans tous les haïbuns ?

JK : Ah... les définitions... c'est toujours un point récurrent. J'aurais sans doute envie de dire que le haïbun doit comporter une sorte de poème inclus dans une sorte de matrice, et que le haïku et la prose « poétique » sont les formes qu'on rencontre le plus souvent. Mais nous avons vu (et publié) des travaux qui emploient d'autres sortes de poésie, à la place du « haïku » et de la « prose », et nous avons également vu de la prose qui ne pourrait jamais être acceptée comme « poétique ». Alors je ne veux pas être trop dogmatique ici. Il est utile de se rappeler que l'un des haïbuns d'Issa consiste en une date et un haïku. L'un des haïbuns de Kerouac se compose de quarante pages de prose dense et d'un haïku.

PP : Quel consensus y a-t-il, à votre avis, concernant les qualités présentes dans un véritable haïbun ?

JK : Je ne sais pas s'il y a consensus, et je n'en sais pas plus sur la vérité. Je dirais ceci : la prose entrecoupée de poésie a une longue histoire, dans quelque culture littéraire que vous examiniez, mais seulement une infime proportion est du haïbun. Cela vaut la peine de se poser la question de ce qui fait la différence. Pour la plus grande partie, les textes en prose ont employé la poésie pour illustrer ce qu'exprime la prose. La poésie n'était pas un partenaire à égalité dans la collaboration, mais plutôt un moyen de faire étalage de l'érudition de l'auteur ou la qualité de son exemplaire des citations de Bartlett. L'idée était de faire en sorte que la poésie s'aligne sur la prose, pour la renforcer.

Le haïbun, il me semble, ne vaut pas mieux que ce procédé littéraire s'il vise à atteindre les mêmes fins.

Ce qui rend le haïbun spécial, lorsqu'il est de qualité, est la façon dont il diffère de cette autre collaboration entre prose et poésie.

Il y a deux points cruciaux sur lesquels je crois qu'il doit être différent. D'abord, les meilleurs haïbuns créent un équilibre entre la poésie et la prose. L'un ne prend pas le pas sur l'autre, l'autre n'éclipse pas l'un. Ce contrôle de l'équilibre est fondamental à sa réussite littéraire.

Ensuite, la manière dont la poésie est employée n'est pas semblable à la manière directe qu'on trouve dans la littérature en général, mais plutôt suggestive, oblique. Il peut sembler que le thème du poème est totalement différent de celui de la prose, mais sous la plume des meilleurs artisans, le lecteur découvrira non seulement le fil qui relie les deux parties, mais que ce fil est essentiel ; il connecte dans les deux directions, il apporte du sens aux deux éléments. Cette liaison subtile est indispensable à la réussite de l'œuvre dans le genre, c'est-à-dire en tant que haïbun.

PP : Quelle est la relation, s'il y en a une, du haïbun contemporain en langues occidentales aux haïbuns de Bashô et Issa ?

JK : Eh bien, ce sont les modèles avec lesquels nous avons grandi, et ils sont importants du point de vue de l'Histoire. C'est toujours important, s'il on prend son art au sérieux, de savoir par où il est passé et ce qui a été fait avant vous. Mais tout comme Bashô et Issa écrivaient dans le contexte de leur époque avec ses propres problématiques, nous le faisons, et tout comme eux nous devrions utiliser les moyens et techniques qui nous permettront d'atteindre ces objectifs. Demander à qui que ce soit d'écrire comme Bashô n'aurait aucun intérêt, bien que cela puisse valoir la peine de suggérer que chacun écrive avec son sens de l'engagement, sa maîtrise et sa compréhension de son sujet. Mais il n'est nul besoin de dire cela à des personnes qui prennent l'écriture au sérieux, elles le savent déjà.

PP : Quelle différence percevez-vous entre les haïbuns composés par des haïjins et ceux composés par des auteurs qui viennent d'autres genres ?

JK : C'est une question que je trouve intéressante, étant donné que je vois en effet des différences. Les haïjins, quelle qu'en soit la raison, ne sont en général pas de très bons prosateurs. Ce n'est pas une critique bien méchante – la plupart des êtres humains ne sont pas de très bons prosateurs, et les haïjins se concentrent sur une autre forme, qui fonctionne de façon fort différente. Mais présumer que si on peut écrire l'un, on peut écrire l'autre, est tout simplement erroné, des centaines d'exemples le confirment.

D'après mon expérience, les auteurs qui ont d'abord écrit en prose et se tournent maintenant vers le haïbun ont généralement une meilleure maîtrise de leur prose que de leurs haïkus. En dépit de cette apparente force, presque tous leurs efforts du début sont vains, et leurs textes sont rejetés, car lire et comprendre le haïku demande néanmoins un talent particulier, qui requiert une expérience et une ténacité qui n'est pas nécessaire pour lire et comprendre la plupart des textes en prose. Pour ces auteurs, donc, c'est le plus souvent le haïku qui pêche.

Cependant les œuvres des haïjins qui s'essayent au haïbun échouent bien plus souvent du fait de la qualité de la prose. Ils ont souvent acquis les techniques spécifiques au haïku, mais pas nécessairement plus que des rudiments des techniques de la prose – c'est-à-dire que souvent la prose est si quelconque que le texte ne s'élève pas jusqu'au niveau de l'art.

Tout ceci expliquant pourquoi il y a si peu d'auteurs de haïbuns qui soient réellement excellents. Il faut maîtriser deux arts qui ne sont pas du tout aussi proches qu'on l'imagine, ni pour ce qui concerne la technique, ni pour ce qui relève de la sensibilité.

PP : Comment concevez-vous la relation entre la prose et la poésie dans le haïbun ? Doivent-ils être étroitement liés ou distants ? Les deux modes de composition sont-ils des

partenaires égaux ou percevez-vous l'un des deux, la prose ou la poésie, comme étant plus indispensable à la réussite du haïbun ?

JK : Bien que j'ai déjà répondu à cette question précédemment, cela vaut la peine de le répéter : si le haïbun est unique, c'est parce qu'il parvient à trouver un équilibre entre ses éléments et parce que la relation entre ses éléments n'est pas uniquement confirmative, mais allusive et ouverte.

PP : Quelle est votre opinion sur la place du tanka et des autres formes de poésie dans le haïbun ?

JK : N'importe quelle poésie qui peut tenir dans un partenariat à égalité, et qui n'est pas essentiellement rhétorique ou confessionnelle, me semble avoir une chance de remplir l'une des missions du haïbun, bien que les exemples soient rares évidemment. Mais pour en citer un, j'ai un jour écrit un haïbun qui consistait en trois éléments distincts : les paroles d'une chanson de Bob Dylan, entrecoupées de commentaires en prose, chapeautées par un haïku.

Différents types de poésie sont bien entendu utilisés ici, mais chaque aspect, je crois, contribue à l'effet d'ensemble. Tant que ceci se produit, le texte a une chance d'être cohérent et de remplir ses objectifs.

Le tanka, du fait de sa nature plus fermée, plus émotionnelle, est plus difficile à employer, mais j'ai vu des exemples réussis.

PP : Un court haïbun (par exemple un paragraphe et un haïku) est-il plus acceptable pour vous (et les autres éditeurs) qu'un poème plus long ?

JK : Dans chaque œuvre d'art, l'artiste fait des choix. Je ne fais pas de différence entre un haïbun de six mots et un de six cent pages si les choix qu'a fait l'artiste sont pertinents. Bien sûr, plus le texte est long, plus il est difficile de conserver le niveau d'excellence, et en même temps, plus le lecteur pardonnera un ou deux passages ennuyeux. Mais tout dépend du succès des choix de l'artiste, et la façon dont je juge ce succès rend caduque la question : quand je suis plongé dans un haïbun de qualité, je perds toute notion de sa longueur. Je suis tout simplement sous son charme tout du long.

Pour ce qui est de mon goût personnel, je me suis aperçu que je préférerais écrire de courts haïbuns. En fait, j'ai inventé une forme que j'appelle « one-bun »². Le principe est simple : la prose (qui précède un unique « poème ») ne doit pas dépasser la longueur d'une seule phrase.

Bien sûr, cette phrase peut être un grognement à la Hemingway ou un excursus à la James, si bien que ce n'est pas vraiment si contraignant que cela.

PP : Étant donné votre intérêt pour le haïku d'Europe de l'Est, je me demande si vous percevez une croissance du nombre de textes qui sont soumis par des auteurs des pays de cette région.

JK : Pas autant que pour les textes provenant des autres pays parlant anglais. Les Australiens et les Écossais en particulier semblent se faire à l'idée du haïbun, si j'en juge par les textes que nous recevons.

PP : Dans *Up Against the Window (American Haibun ans Haiga, vol. 1, 1999)*, il était écrit que le premier haïbun officiel publié aux États-Unis était « Paris », de Jack Cain, en 1964. Savez-vous ce qui a mené à une telle conclusion et pouvez-vous nous dire pourquoi vous avez choisi de le publier ?

JK : le texte de Jack Cain est paru dans *The Paris Review* en 1964, mais je crois qu'il a bien vieilli. J'ai choisi de le publier car, comme je l'ai précisé plus tôt, je concevais le premier volume de *AHH* comme un moyen de fixer l'état où nous en étions de l'art du haïbun en anglais, et « Paris », c'est sûr, est un des endroits où tout cela a commencé. Bien sûr nous aurions également pu publier ce long extrait des *Anges Vagabonds* de Kerouac, ou un autre des *Clochards célestes*. Toute étude du genre qui entendrait être exhaustive devrait également inclure ces textes.

PP : À votre avis, le genre est-il dominé par les hommes ou par les femmes en terme de nombre de pratiquants ?

JK : Je ne voudrais pas parler de domination pour un genre qui est si ouvert à l'innovation et qui attend qu'on découvre ses multiples avatars. Mais je peux vous dire mon sentiment sur la question de savoir qui écrit et dans quelle proportion : je dirai que nous recevons plus de textes de la part de femmes que d'hommes, peut-être avec un partage 55 %/45 %.

Votre question m'a poussé à regarder la répartition hommes/femmes dans les textes que nous avons publiés dans les volumes 8 et 9 de *Contemporary Haibun*. Dans le volume 8, on trouve les textes de 25 hommes et de 20 femmes, dans le volume 9, ceux de 24 hommes et de 23 femmes. Cet équilibre me semble bon et il suggère bien qu'il n'y a pas de domination particulière.

Il est juste de dire que nous recevons davantage de premiers envois de la part de femmes qui viennent de la prose, et que beaucoup d'entre eux ne sont pas très réussis pour les raisons que j'ai évoquées plus haut. Très peu de personnes dont c'est le premier essai et qui n'ont pas d'expérience du haïku parviennent à écrire un haïbun que je puisse considérer comme très abouti, et je ne vois pas comment il pourrait en être autrement.

PP : En quoi, selon vous, les haïbuns écrits par des hommes et ceux écrits par des femmes diffèrent-ils ?

JK : De temps en temps je suppose que je pourrais associer un certain type de contenu à un homme ou à une femme, mais il faut faire attention : cela ne me surprendrait pas du tout de découvrir que William Ramsey a écrit sur la naissance d'un enfant (à la première personne) ou qu'Hortensia Anderson a traité des mécaniques de la construction en acier, des sujets qui auraient bien pu être considérés, fut un temps, comme appartenant à un genre ou à un autre. On peut en dire autant du style, avec les mêmes réserves.

PP : Quelles activités liées au haïbun, autre que les publications papier ou en ligne, connaissez-vous aux États-Unis ? Des ateliers ? Des lectures ? Des cours à l'université ?

JK : Pas autant d'activités que pour le haïku, ce qui est logique, car c'est un genre beaucoup plus établi et accepté. Aucun cours d'université à ma connaissance, ni même partie de cours, ne fait une place au haïbun dans le cursus (cela dit le fait que je ne sois pas au courant ne prouve rien). Je sais cependant que certains professeurs entreprenants ont initié leurs élèves à ce genre, et j'imagine qu'une poignée professeurs d'université ont dû faire de même. Pour ce qui est des lectures, Roberta Beary et moi-même feront une lecture/performance lors de la prochaine Conférence et festival international du haïku 2008 en août à Plattsburgh, dans l'état du New York, et je lirai mon long texte, « Around the World as Briefly as Possible » au Haiku Society of America National Meeting à New York en septembre. Et bien sûr j'ai lu des haïbuns lors de très nombreuses lectures au cours de ces dernières années, comme beaucoup d'autres haïjins l'ont également fait. Et sur Internet, mis à part *CHO*, il y a maintenant votre propre magazine en ligne consacré au haïbun. Mais j'imagine que le but de votre question est de savoir s'il y a une vague d'intérêt et d'activité autour du haïbun. La réponse que je fais généralement est qu'il y a une petite centaine de personnes dans le monde qui s'intéressent au genre, mais pas encore assez pour atteindre une masse décisive. Cela arrivera certainement dans les prochaines années, et si cela se produit, je m'attends à ce que l'on voit des conférences et des livres et toute sorte d'autres marques ostentatoires d'un succès auprès du plus grand nombre, mais pas avant.

PP : Que pensez-vous des « cartoons-haibuns », des « concrete-haibuns » et de haïbuns mêlés au haïga ?

JK : Chaque choix que fait un artiste a un impact sur la réception de son œuvre, et si l'artiste a le sentiment que ces techniques augmentent l'efficacité de son travail, alors je suis tout à fait pour. L'un des inconvénients de ces techniques, cependant, est qu'elles attirent tellement l'attention que la réaction immédiate peut éclipser le haïbun lui-même et finalement lui nuire. Et, si j'en crois mon expérience, il est très rare de constater un équilibre entre les éléments de telles œuvres. Mais en théorie, je n'ai aucun problème avec celles-ci.

PP : Pensez-vous qu'il y ait une place, dans notre société de la technologie informatique, des téléphones portables, et des textos, pour des haïbuns assez longs pour remplir un livre ?

JK : C'est une question piège. Y a-t-il une place ? Bien sûr. Y aura-t-il un marché pour eux ? Cela dépendra de la valeur de l'écrivain, je suppose. Et je pense qu'il vaut également la peine de se demander: comment serait-il possible de survivre dans notre société de la technologie informatique, des téléphones portables, et des textos sans le haïku et son proche cousin le haïbun ? Je ne peux pas penser à un autre moment où nous aurions davantage eu besoin de ce que ces genres ont à nous offrir.

PP : Vous avez récemment publié un long haïbun, *Border Lands*. Pourriez-vous nous dire pourquoi vous avez choisi cette forme pour écrire votre livre ?

JK : La raison la plus importante peut-être est que c'était ce que le contenu me dictait. Je dirais que « l'histoire » était plus ample que ce qu'une nouvelle pouvait contenir et pourtant moins que ce qui était nécessaire à un roman. Si bien que mes options étaient : une nouvelle,

un long poème, et une sorte de série à épisodes. J'ai opté pour la dernière, et comme je souhaitais que chaque « chapitre » résonne au-delà de son contenu, se bâtissant autour d'un haïku et en direction de celui-ci, c'est pourquoi faire de chacun un haïbun semblait être un choix évident qui se justifiait.

Ensuite il y a la question du lectorat – j'écrivais ceci sur et pour des gens de haïku. Bien que ce ne soit pas une évidence que le haïku doive être utilisé lorsque tel est le cas, cela semblait approprié ici, particulièrement du fait que, dans mon cas, une grande partie de la « journalisation » du voyage l'était déjà sous forme de haïku. La traduction du carnet de notes à la page était d'autant plus facile. C'est probablement une décision qui garantit un suicide économique dans le plus vaste monde littéraire, mais comme ce projet était personnel et non commercial, j'ai pensé que je devrais utiliser l'intimité que le haïbun autorise tant pour mes lecteurs que pour moi-même.

PP : Qu'est-ce qui indique les directions dans lesquelles s'oriente le haïbun ?

JK : À court terme nous aurons les cycles de styles que le haïku, comme tout art, subit. Pour un temps il est un bloc de prose, un poème. Puis peut-être quelqu'un écrit un texte caviardé de poèmes et cela retient l'attention pendant un moment. Puis peut-être c'est de la prose aérée pendant un moment. Tout cela sont des modes passagères – ce qui compte vraiment est que le genre reste suffisamment souple pour que les poètes puissent l'utiliser pour répondre à leurs besoins.

Pour ce qui est de la direction prise par ce genre sur le long terme, je n'en sais pas grand chose si ce n'est que de plus en plus de gens se mettent au haïbun chaque jour. Cela suggère que lorsque les poètes découvrent le genre, ils y trouvent quelque chose d'utile à leur expression, et aussi longtemps que ce sentiment perdurera, le véritable haïbun continuera son expansion. Je suppose que je pourrais prédire que d'autres cultures et langages découvriront le genre également, et que nous verrons plus de propositions de l'Europe dans un futur proche. Mais ce dont j'ai le plus hâte, c'est qu'arrive le moment où les poètes japonais contemporains redécouvriront le pouvoir de cette combinaison. Cela suggèrera un bouleversement dans la sensibilité poétique, et constituera de la part des aficionados anglophones du haïkaï un véritable don au pays de ses origines. Ces dernières années le haïku en anglais a trouvé des résonances là-bas, mais il y existe une base pour sa compréhension. Se rapprocher le haïbun pour traiter de questions spécifiquement japonaises serait une étape marquante dans l'évolution de la littérature japonaise, je crois, et je pense que nous vivons assez vieux pour le voir.

PP : Certains écrivains ont déclaré que le haïbun n'est ni du haïku ni de la nouvelle, mais un genre à part qui possède ses propres lois et es propres attentes. Il s'en suit, donc, que l'auteur de haïbun n'est ni un haïkiste, ni un écrivain de fiction en soi, mais quelque chose d'autre. Partagez-vous cette opinion et, si c'est le cas, estimez-vous nécessaire ou probable la création d'une World Haibun Society dans un futur proche ?

JK : Je partage ce point de vue, mais pas d'une façon qui exclut, plutôt dans un sens qui inclut. Comme je l'ai mentionné, le haïbun requière deux talents distincts, et il demeure rare de les découvrir chez un même écrivain. Si nous approuvons que cet amalgame de deux savoir-faire est lui-même un nouveau talent, alors il ne semble pas déraisonnable de penser que ces quelques personnes particulières qui le possèdent voudront une association qui leur soit propre. Mais je pense qu'il faudra multiplier par dix le nombre d'auteurs actuel pour que cela

se produise. Cela se produira-t-il de notre vivant ? C'est possible, mais nous devrions toujours nous souvenir que le temps passé à organiser des groupes d'écriture est du temps que l'on ne passe pas à écrire. Je pense que pour la plupart des poètes les priorités sont suffisamment claires pour que l'éventualité que cela se concrétise pour le moment est faible.

Merci de m'avoir proposé cet entretien et pour votre temps ainsi que pour votre lecture attentive.

¹ Jim Kacian fait ici référence à un ouvrage de référence aux États-Unis, *Bartlett's Familiar Quotations*, de John Bartlett, publié pour la première fois en 1855 et qui en est à sa dix-septième édition.

² Qu'on pourrait traduire par « uni-bun ».